

LE TOUR DU MONDE

Il paraît que l'idée fixe du suicide est un mal qui s'attrape, tout comme la fièvre typhoïde.

On ne saurait trop prendre de mesures préventives. Aussi le Conseil sanitaire d'Emporia, dans le Kansas, a-t-il interdit aux journaux locaux de signaler les suicides ou les tentatives de suicide qui peuvent se produire.

Le Conseil est convaincu avec raison qu'une semblable publication répand la contagion du suicide par suggestion psychique.

On sait que Léon XIII cultive fort la muse et pratique le vers latin.

Le dernier poème auquel le Pape travaille en ce moment ne sera pas publié avant le commencement de l'année prochaine. Sa publication coïncidera avec les fêtes que Rome et la chrétienté célébreront en l'honneur de la vingt-cinquième année du pontificat de Léon XIII.

Le Saint-Père a déclaré à ses amis intimes que cette œuvre sera son "testament poétique."

La lèpre, ce terrible fléau, n'est malheureusement pas encore devenu un mythe.

On signale aujourd'hui, en Russie, l'apparition de la lèpre dans la partie septentrionale de la province de Livonie. L'assemblée des délégués du canton de Voisek a décidé d'envoyer un médecin dans les contrées contaminées, pour se rendre compte de l'état de la maladie. La tâche du médecin sera d'autant plus difficile que les habitants pour éviter les mesures de prophylaxie cherchent à dissimuler la maladie.

On veut encore, en Suède, conserver quelque espoir au sujet du vaillant aéronaute qui partit à la conquête du terrible Pôle Nord.

Le consul Terson, à Helsingborg, vient de déclarer publiquement qu'il s'engageait à payer, sur sa propre bourse, 500 couronnes à toute personne qui d'ici à la fin de l'année 1905 apporterait à la Société d'anthropologie de Stockholm une bouée de l'expédition Andrée avec une lettre de l'explorateur ou d'un de ses compagnons. Si la bouée ne contient pas de lettre il ne paiera que 200 couronnes. Il promet la même récompense pour tout autre objet pouvant renseigner sur le sort de l'expédition.

Un journaliste allemand, doublé sans doute d'un fin psychologue, a noté la manière dont se comportent les hommes des diverses nationalités quand ils ont constaté qu'une mouche est tombée dans leur bock.

L'Espagnol paie et sort.

Le Français prend la mouche du bout des doigts et l'écrase, puis prenant de nouveau la mouche (au figuré) il fait une scène terrible aux garçons de café et aux gérants.

L'Anglais répand la bière sur le plancher et crie : "Garçon, encore un bock !"

L'Allemand retire la mouche, puis boit la bière.

Le Russe avale la mouche et la bière.

Le Chinois mange d'abord la mouche, et avec délice, puis absorbe le bock.

Ces jours passés, les journaux italiens contaient l'histoire d'un homme de 55 à 60 ans qui s'est tué faute de trouver une jeune femme qui consentit à l'épouser. Ils nous donnent aujourd'hui une nouvelle du même ordre, encore que moins tragique.

Les jeunes filles de Vienne sont, depuis quelque temps, poursuivies par un inconnu qui met à mal... leurs vêtements, qu'il lacère à coups de couteau si rapidement qu'elles ne peuvent le faire prendre.

L'une d'elles, cependant, qui avait déjà subi les folies de ce *vesticide*, se sentant tirée par sa jupe, s'est si vivement retournée qu'elle a pris sur le fait ce fou

et, d'un poing solide, l'a maintenu jusqu'à ce que la police lui soit venue en aide.

Interrogé par les magistrats, ce malfaiteur original a déclaré que, trop laid pour espérer plaire, il s'en vengeait sur les vêtements qui parent les belles jeunes filles et les rendent plus cruelles encore.

Sait-on quelle est l'origine du mot "riflard," employé communément pour désigner le parapluie ?

Les riflards (du verbe rifler, rafter, enlever, emporter) désignaient autrefois les agents chargés de recueillir les impôts ou de rafter les malfaiteurs. Dans une comédie de Picard, *La Petite Ville*, un personnage, du nom de Riflard, paraissait toujours muni d'un énorme parapluie ; alors, le parterre, mis en joie, baptisa le parapluie du nom de son propriétaire.

Le professeur Crook de l'Université de Chicago qui était hier encore un professeur comme tous les autres, est aujourd'hui célèbre.

Il lui a suffi, pour cela, de faire ingénument dans son cours scientifique, l'aveu qu'il n'avait jamais embrassé une femme.

M. Crook est âgé de trente sept ans et a vécu quelque temps à Paris. C'est un homme de fort belle mine, d'ailleurs très modeste, et tout confus de la notoriété plutôt gênante que lui a valu sa candeur.

"Le succès d'une carrière scientifique, a-t-il eu le malheur de dire, exige le sacrifice de bien des faiblesses humaines. Pour ma part je n'ai jamais blasphémé, goûté à une liqueur enivrante, fumé ni donné un baiser à une femme."

Et depuis, M. Crook est accablé de lettres les uns le félicitant, les autres le riant fort. Des journaux lui consacrent des colonnes entières ; on commente, on va jusqu'à interviewer le sénateur et brasseur d'affaires, M. Chauncey-Depew pour connaître son opinion sur ce professeur si ignorant en "matières osculaires" comme disent les journaux américains.

Il est à noter que de nombreuses missives de femmes font des propositions de mariage à ce professeur qui n'a "jamais embrassé une femme".

Pour passer agréablement le printemps un statisticien anglais s'est livré à des calculs très compliqués sur les déclarations d'amour et sur les gestes des intéressés au moment de la déclaration.

Voici les résultats de ses recherches. Inutile d'ajouter que nous n'en garantissons pas l'exactitude. En tous cas, ils ne se rapportent qu'aux amoureux anglais.

Les chiffres qu'on obtiendrait en se livrant à un calcul analogue sur ce qui se passe en Allemagne, en France ou en Italie seraient sans doute tout différents : 36 0/0 des anglais serrent l'objet aimé dans leurs bras tout en faisant leur déclaration ; 67 0/0 entrent dans leurs propos enflammés de baisers sur les lèvres, 4 0/0 de baisers sur le cheveux, 2 0/0 sur les mains.

3 0/0 des amoureux font leur déclaration en se tenant sur un pied, 2 0/0 tombent à genoux en cet instant solennel, 20 0/0 avalent fébrilement "quelque chose qui leur est resté dans la gorge", 10 0/0 ouvrent et ferment nerveusement la bouche sans arriver à émettre la moindre parole.

Quant aux femmes, 21 0/0 tombent sans phrases dans les bras de leur interlocuteur, 68 0/0 rougissent et cachent leur figure, une pour cent — tout au plus dit le statisticien anglais, — tombe, très émue, dans un fauteuil, 4 0/0 sont véritablement étonnées en entendant la déclaration de leur adorateur, 80 0/0 savaient très bien ce qui allait se passer, 60 0/0 regardent leur amoureux dans les yeux et une pour cent s'enfuit avant la fin de la tirade pour raconter la nouvelle à ses amies.

On est en droit de se demander comment le statisticien anglais a pu avoir tous ces renseignements. Aurait-il fait lui-même de nombreuses et successives expériences ?

NOTES SCIENTIFIQUES

Le goût des poisons. — Le duché de Styrie n'est pas réputé que pour ses sites montagneux et ses eaux minérales, mais aussi pour la curieuse manie de ses habitants qu'on a surnommés en Allemagne "mangeurs d'arsenic", comme nous sommes nous mêmes pour les Anglais des "mangeurs de grenouilles".

Les mangeurs d'arsenic abondent en Styrie, dans les villes aussi bien que dans les campagnes.

On voit des adultes manger de cette substance toxique, avec autant d'entrain qu'ils mettent nos enfants à croquer un morceau de sucre.

Des confiseurs locaux ont même inventé le bonbon d'arsenic.

Les estomacs des Styriens sont si bien habitués à ce poison qu'ils peuvent en absorber impunément des quantités considérables.

Comment apaiser la soif. — Il est logique de boire beaucoup moins qu'on ne le fait pour se désaltérer, mais de mieux tirer parti du liquide introduit. Il convient de boire très lentement, par gorgées successives, pour augmenter la durée de contact avec la bouche. On a imaginé dans les pays chauds de boire par l'intermédiaire d'une paille, précisément pour diminuer la masse de liquide absorbé et pour faire accroître au maximum la durée de son passage dans la bouche, pour rendre le contact plus intime et le plus renouvelé possible avec la muqueuse buccale. Le procédé est bon. On s'en sert couramment aujourd'hui. On peut le remplacer par de petites gorgées répétées. Le contenu d'un grand verre absorbé en une heure éteint la soif en général complètement. On peut la combattre encore très efficacement par des gargariements d'eau fraîche boriquée ou d'eau renfermant un gramme d'oxalate de potasse (sel d'oseille) par pinte.

Arbres à lait. — On se souvient des intéressantes communications de l'explorateur Charles Soller aux Sociétés Savantes au sujet des récentes découvertes faites dans le bassin du Caroni, affluent de l'Orénoque. La mission d'études qui partit il y a quelque temps se proposant, entre autres objets, de déterminer les variétés d'essences signalées au Caroni vient d'envoyer au premier compte rendu de ses reconnaissances et de ses travaux. De merveilleuses orchidées, abondamment nouvelles ont été trouvées et recueillies dans les forêts vierges de cette région, particulièrement dans la Santa-Barbara de Guayna ; et l'on y signale une extrême richesse, des meilleures espèces d'arbres à lait qu'il suffit de saigner pour en obtenir un abondant écoulement laiteux.

Ces laits judicieusement traités et coagulés, donnent selon les essences, du caoutchouc semblable au fameux caoutchouc Para, ou d'excellente gutta, capable de rivaliser avec les plus appréciées de Malaisie.

Les mouches et la fièvre typhoïde. — Les mouches nous reviennent !

Il y a longtemps que je crie, par-dessus les toits, de prendre garde aux mouches. Je prends les devants pour répéter : "Gare aux mouches !" Il est, aujourd'hui, bien acquis que les insectes sont les propagateurs énergiques des maladies contagieuses. Les mouches nous inoculent la fièvre paludéenne, les mouches, le choléra, la fièvre typhoïde, etc. M. Howard, directeur du service entomologique agricole à Washington, vient de démontrer sans conteste le rôle des mouches dans la propagation de la fièvre typhoïde. Les mouches se posent partout, vont se gorger de microbes typhoïques et les apportent, ensuite, dans la cuisine, sur les plats de la salle à manger. Ce n'est pas de l'imagination. M. Howard a rencontré des milliers de bacilles d'Eberth dans le tube digestif des mouches, et parfaitement vivants.

L'eau est, certes, le véhicule ordinaire de la fièvre typhoïde ; mais, à la campagne surtout, la fièvre typhoïde peut être transmise par les mouches qui, après avoir été se promener sur les débris contaminés, infectent ensuite les aliments, les fruits, etc. C'est pourquoi il faut impitoyablement faire la guerre aux mouches.